

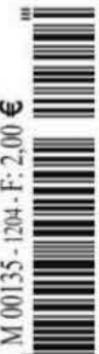
Libération

NOS ANNÉES GISCARD

L'ancien président, mort mercredi soir à 94 ans, symbolisa la modernité d'une France se débarrassant du corset des traditions avant d'être rattrapée par la crise. Chant du cygne de l'insouciance. **PAGES 2-15**



PHOTOS GETTY ET JACQUES-HENRI LARTIGUE. DOCUMENTATION FRANÇAISE; PHOTOMONTAGE «LIBÉRATION»



M 00135 - 1204 - F: 2,00 €



Valéry Giscard d'Estaing le 19 mai 1974, jour du second tour de la présidentielle, dans sa circonscription de Chamalières (Puy-de-Dôme). PHOTO HENRI BUREAU SYGMA. GETTY IMAGES



A Paris, après la victoire (50,81%). DANIEL SIMON. GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES



Avec Claude François, à l'Élysée, en 1975. GILBERT UZAN. GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES



En campagne à Chamalières, le 4 avril 1974. PHOTO RAYMOND DEPARDON. MAGNUM PHOTOS

Valéry Giscard d'Estaing Au revoir l'insouciance

En désacralisant le pouvoir et en endossant de grandes réformes sociétales (divorce, IVG...), l'ancien président, mort mercredi soir, avait su se mettre au diapason de cette société des années 70 qui se libérait du gaullisme. Il sera rattrapé par son conservatisme en fin de mandat, mais la société, elle, a changé à jamais.

Par
LUC LE VAILLANT

Vous vous souvenez de cette photo de Giscard en costume-cravate avec les mains sur les hanches? Il est dans une posture de surprise amusée, d'affection déluée, de contradiction entre l'élégance corsetée et le déhanché plus olé olé. C'est comme si un inattendu «ah ben dis donc, ça alors»

trivial et enjoué venait aux lèvres de ce personnage gourmé qui cumule tous les titres de noblesse d'empire et d'Etat. Eh bien, cette stupéfaction avec rétroversion du bassin et bouche en cul-de-poule est la même que celle ressentie devant Giscard par la gauche mouvementiste et l'opposition contre-culturelle des années 70, prises de court par certaines accélérations législatives. De là à donner crédit au gandin

aux cannes de serin, il ne faudrait pas exagérer. Les clivages partisans sont alors clairs et nets. Giscard est de droite quoi qu'il fasse quand la gauche, hégémonique dans les esprits, verra son heure venir, c'est sûr et certain, même si le PCF encombre encore l'horizon de son stalinisme fatigué. L'Hexagone des deux rives est convaincu que jamais personne ne réunira deux Français sur trois. Ni Giscard alors ni Macron quarante ans plus tard. La mémoire redore forcément le blason du temps d'avant. Et le respect dû aux morts recolor sans doute indûment un passé idéalisé. Les belles années 70, féroces et échevelées, débridées et aventureuses, rêveuses et optimistes, sont aussi des années Giscard. Cette grande gigue, moins Grand Duche que marquise de Grand Air, avait tout pour passer à côté de ce bouillonnement sociétal et pour freiner tant qu'il pouvait les exigences de libéralisation des mœurs. Au contraire, il a pris sa part dans cette adaptation. Grand bourgeois baigné dans les eaux d'un conservatisme classique qui n'abolira pas la peine de mort, il s'est mis au diapason d'une société qui voulait desserrer le joug de l'autorité, flatter

les désirs individuels et enluminer le consumérisme. Le nuancier de Giscard aurait dû se contenter de concilier le beige Pinay des épargnants, indépendants et paysans, avec un mordoré bleu roi, aristocratique et européen. Hasard de l'époque, force des circonstances et opportunisme sociologique, Giscard a mis de l'arc-en-ciel dans son drapeau blanc centriste et dans son orangé technologique. Entre la légalisation de l'avortement et le divorce par consentement mutuel, le violet Halimi y a pris plus de vigueur que le rouge Sartre et le rose Hocquenghem qui devront attendre Mitterrand pour que le social et la reconnaissance de l'homosexualité prennent de l'ampleur. Par contre, le vert Dumont n'a pas encore corrodé le gris métallisé des CX Citroën et du nucléaire.

1 Le pouvoir désacralisé

Giscard est l'anti-De Gaulle s'il en est. Même s'ils ne lui en donnent pas acte, cela convient aux enfants de 68 qui ont tiré les moustaches du père de la nation et fait sauter les galons des traditions. On assiste à la liquidation de l'héroïsme guerrier, au

balayage sous le tapis de la fraternité des maquis. Une génération après, on ne demande qu'à oublier musique et paroles de la chanson de geste de la Résistance. La chape de plomb du tragique saute comme un bouton de champagne. L'uniforme du conformisme se déboutonne et se débraguet. De Gaulle était dans la distance olympienne, Giscard est dans la quotidienneté surjouée. Il descend dans le métro, s'invite à dîner chez les Français de tous les jours, petit-déjeune avec les éboueurs qu'il croise. Il met en scène son privé, sa famille, sa fausse banalité. Les rieurs moquent le factice des manières peuple du châtelain défroqué. Mais la société civile qui monte en puissance ne peut que se réjouir de cette désacralisation du pouvoir qui laisse présager une sécularisation à la scandinave. Et tant pis si Giscard sera rattrapé par ses pulsions monarchiques, le pli est pris, le roi dénudé et les moyens de communication désinvestis.

2 L'économie glorieuse

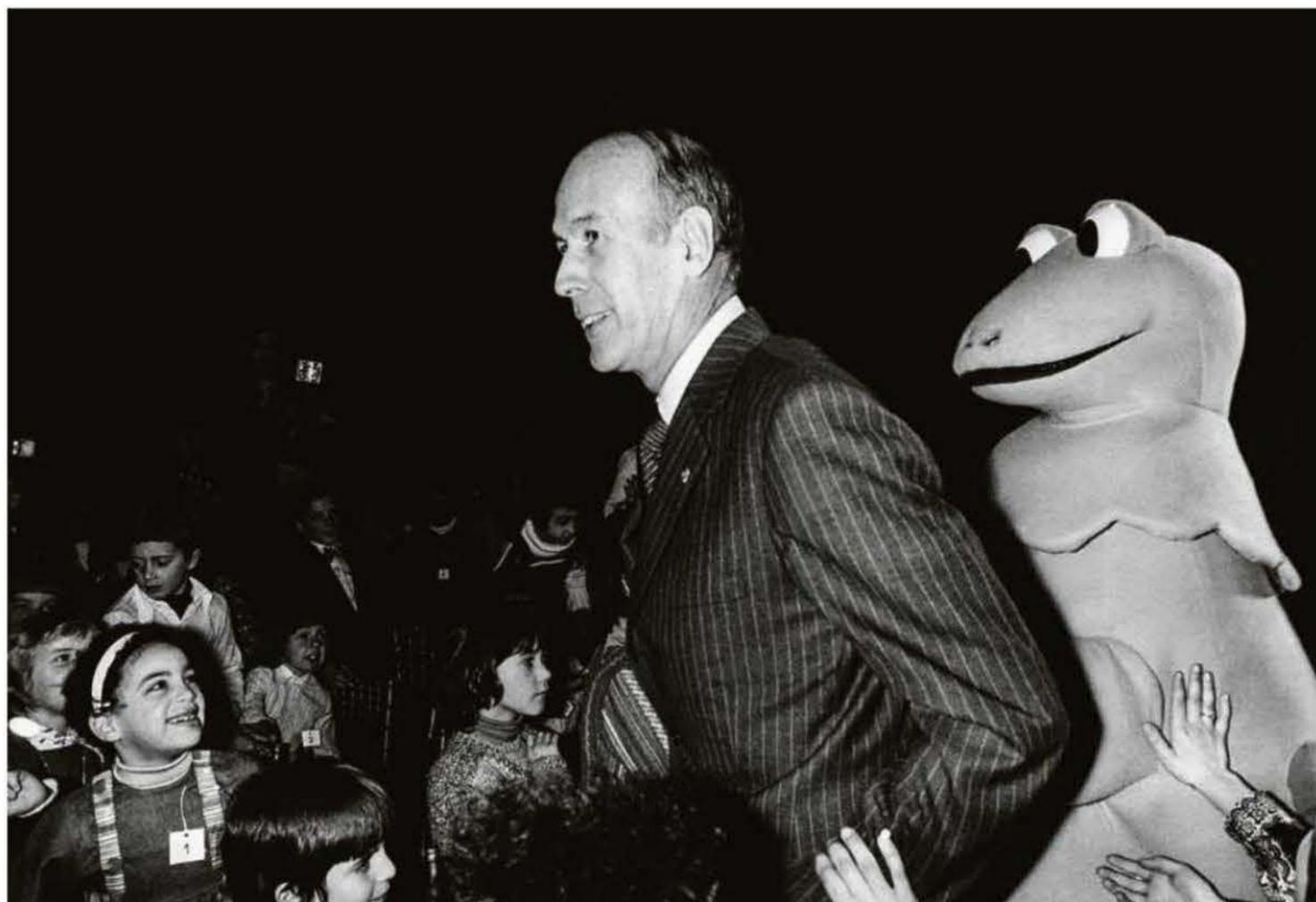
Dans les décennies 50 et 60, la reconstruction du pays n'est pas une promenade de santé. Les Trente

Glorieuses sont encore laborieuses, sombres et renfrognées. Les payans quittent les campagnes pour rallier les usines où les ouvriers fatiguent à la chaîne. En regard, la décennie 70 apparaît comme une ère de cocagne. Le patronat a beau renâcler, il y a tant de grain à moudre que les différentes gauches peuvent réclamer à la fois des revalorisations salariales et le partage du travail, sans oublier de remettre en cause la tyrannie des petits chefs. Le plein-emploi est la norme. L'accès à la propriété est facilité par l'inflation. L'électroménager s'impose dans les intérieurs. La civilisation des loisirs pousse ses premiers feux. Le tourisme de masse ouvre à l'altérité des paysages et à la diversité du monde. Chaque parent est certain que l'avenir sourira à ses enfants et que ceux-ci vivront mieux à l'avenir. Les guerres ont déserté le paysage. La décolonisation est achevée et le mufler du terrorisme émerge juste du sous-bois de l'inconscience reconquise. Inspecteur des finances qui a tenu les cordons de la Bourse sous De Gaulle et Pompidou, Giscard bénéficie d'une crédibilité en matière économique dont il fait argument

d'autorité. Le prix du baril de pétrole a beau exploser, la France continue de danser en écarvelée frondeuse et ricaneuse au bord du précipice. Giscard paiera cher la cure d'austérité qu'il imposera à un pays peu enclin à imaginer que la croissance du PIB n'est pas infinie. D'autant que le polytechnicien flatte la créativité des ingénieurs maison et colmate les brèches de la fierté d'une nation qui s'honore encore de mettre à flot de somptueux projets industriels. De Gaulle avait le Concorde au grand nez. Giscard aura les TGV et le Minitel. A gauche, l'écologie en est à ses débuts et la notion de progrès a encore de beaux jours devant elle. Les antinucléaires pointent juste le bout du nez, même si le retour à la terre, au Larzac et ailleurs, est une tendance à sabots suédois et robes bohémiennes.

3 Le président en maillot de bain

La modernité des années 70 est physique et dénudée, sportive et décontractée. Le corps si longtemps contraint par sa participation aux efforts de reconstruction et aux convenances du respect *Suite page 4*



Lors du Noël de l'Élysée, avec Casimir, héros de *l'Île aux enfants*, le 15 décembre 1976. PHOTO DANIEL SIMON. GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES

Suite de la page 3 des fonctions exulte jusque dans le gymnase et le vestiaire élyséens. Les révolutions diverses s'attaquent même au corps du roi et à ses costumes trois-pièces quand, alentour, les cravates se desserrent et les tignasses prolifèrent, quand les jupes se fendent et que les soutiens-gorge brûlent. Giscard a beau avoir une allonge de héron flegmatique qui aurait avalé un parapluie anglais et un crâne d'œuf étranger aux dread locks à la Bob Marley, il met en lumière et en scène un physique que ses devanciers consignaient au placard de leur vie

privée. Est-ce qu'on imagine De Gaulle en maillot de bain? Giscard patauge en piscine sous le soleil de Guadeloupe où il a invité ses amis chefs d'Etat. Est-ce que Pompidou serait descendu sur le gazon, crampons aux pieds? Giscard ne se contente pas de donner le coup d'envoi. Il caracole en short moulant et tire même les penaltys, ravi de renvoyer au vestiaire les gros pardessus d'antan qui se tenaient bedonnants derrière la main courante. Surtout, Giscard s'entiche d'activités physiques longtemps élitistes que les années 70 démocratisent. Il

joue au tennis au moment où la rivalité Borg-McEnroe popularise la petite balle jaune. Et dévale les pistes de ski à l'heure où les stations de sport d'hiver attirent et n'ont pas encore fait flamber leurs tarifs.

4 **Les libertés exprimées**

En France, les relations entre politiques et intellectuels mêlent fascination et détestation. Et souvent, la pensée en vogue n'est pas raccord avec l'élu retenu. Les années 70 voient rougeoyer les derniers feux du structuralisme. Célébrés de par

le monde, Barthes, Derrida, Lacan, Foucault ou Althusser portent haut le flambeau d'une pensée très peu giscardienne qui entretient des rapports de bon voisinage avec la gauche de toujours. A contrario, c'est également sous Giscard que Soljenitsyne va porter le coup le plus dur aux derniers compagnons de route du communisme et que BHL et Glucksmann réuniront à l'Élysée, en soutien aux boat-people, Sartre et Aron, petits camarades aux antipodes (*lire page 8*). Les années 70 marquent aussi le moment où le respect commence

à fuir par la bonde et où la dérision démultiplie sa force de frappe. Les puissants ont toujours été moqués, mais la prolifération des canaux de diffusion fait exploser les statuts, les statues et les statues aux pieds d'argile. C'est l'époque des imitateurs à la Thierry Le Luron, des bêtêtes du *Collaro Show* et d'un provocateur en salopette nommé Coluche, qui songera à se présenter à la présidentielle. On n'en est pas encore à l'ironie dévastatrice et prescriptrice des *Guignols* de Canal+ mais les secrets commencent à être éventés et les réputations abîmées.

Sous ses airs de colin froid, Giscard est un émotif qui a besoin d'être aimé. Il sait que la séduction ne va pas sans libéralités diverses et droit à la critique accordé. Le relâchement du contrôle d'un Etat moins moralisateur et d'une Eglise moins influente permet à la liberté d'expression d'exulter. Le gaullisme censurait sans barguigner, soucieux d'affirmer son autorité. Le giscardisme entrouvre la porte sans bien réaliser combien un grand vent va tout dégonder, tout emporter. On interdisait *la Religieuse* de Rivette? Cette fois, le porno a pignon sur rue, même si le classement X le remettra à l'ombre (*lire page 10*). Mieux que Bardot portant le tee-shirt «Giscard à la barre», deux totems féminins échauffent un début de septennat qui finira frileux. On passe de la robe noire à dos nu de Mireille Darc dans *le Grand Blond avec une chaussure noire* au fauteuil d'osier de Sylvia Kristel dans *Emmanuelle*, opus érotique à succès. La gauche d'alors en tient pour la libération sexuelle et se félicite de la fin des tabous. Elle est encore loin de déplorer la marchandisation des corps et les libidos patriarcales. Futur membre de l'Académie française, Valéry Giscard d'Estaing, lui, préférera raconter bien des années plus tard, une bluette fantasmée avec Lady Di. Ou quand une princesse du peuple console un président fracassé par son impopularité de 1981. ◀

Etre né sous Giscard...

Entre les chocs pétroliers, l'austérité et les débuts de Dorothée, retour générationnel sur un drôle de septennat.

Etre né sous Giscard, c'est avoir été conçu, peut-être sur un air disco, dans le monde d'avant le sida, d'avant la mondialisation sauvage, d'avant la déception du rêve européen, d'avant la gauche au pouvoir sous la V^e République et, ainsi, avant la fin de beaucoup d'illusions. Au regard de 2020 et ses crises historiques, des jours heureux donc, même si la parenthèse du «moderne» n'aura duré que les deux premières années de son septennat. Génération nostalgique, surtout de ce qu'elle n'a pas connu. Mais si en 1981, les Français ont remercié Valéry Giscard d'Estaing, élu de justesse en 1974 au profit de François Mitterrand, c'est bien que tout n'allait pas si bien.

Etre né sous Giscard, donc avoir entre 39 et 46 ans, c'est appartenir à la génération molle. Celle dont bien des grands-parents ont tra-

versé la Seconde Guerre mondiale; celle dont les parents ont connu et parfois vécu Mai 68 et ses grandes conquêtes sociales et sociétales; celle qui regarde la jeunesse d'aujourd'hui se mobiliser au nom de l'urgence climatique et pointer du doigt leurs aînés qui ont failli; celle qui au fond ne s'est pas battue pour grand-chose, dans une lente régression sociale enrobée de progrès sociétaux et facilitée par une individualisation progressive des consciences. Génération pessimiste, forcément.

Etre né sous Giscard, c'est possiblement avoir eu 20 ans en l'an 2000. C'est, pour les plus jeunes, avoir grandi devant le *Club Dorothée*, ses dessins animés made in Japan et ses sitcoms made in France, avoir dévoré le *Top 50* en famille avant bien souvent d'avoir été ado avec Doc et Difool sur Fun Radio. Des enfants de la télé bercés aux maux des libres anten-

nes. Génération jeux vidéo aussi, et son lot, aujourd'hui, de gameurs quadras qui contribuent largement à en faire en France le premier marché de biens culturels.

Etre né sous Giscard, c'est aussi être venu au monde au temps des chocs pétroliers, notamment le deuxième en 1979, qui n'avait rien à voir avec une prise de conscience environnementale malgré les premiers lanceurs d'alerte dans la société. A une époque où questionner toute forme de progrès c'était (déjà) se faire immanquablement traiter d'amish et où le premier candidat écolo à la présidentielle, René Dumont en 1974, récoltait 1,32% des voix.

Etre né sous Giscard, c'est avoir vu le jour dans la France d'avant le tournant de la rigueur mais aussi celle du premier million de chômeurs, et n'avoir quasiment connu que le règne continu du dogme de l'austérité - Raymond Barre à Matignon était déjà loin d'être homme à dépenser sans compter. Une France où on luttait contre l'inflation galopante et où la «dévaluation» restait une arme majeure, dont usera François Mitterrand dès 1981 puis en 1982 avant de céder.

Née sous Giscard, c'est aussi, depuis 2012, le nom d'un spectacle de l'humoriste Camille

Chamoux. Laquelle lançait: «*Moi je n'ai hérité ni du panache de De Gaulle, ni de la verve de Mitterrand, ni du confort de Pompidou, non moi je suis née sous le règne moyen d'un aristo fin de race (1). Ma guerre, c'est la guerre du Golfe, et l'idole de mon adolescence, c'est Patrick Bruel.*» Génération Nirvana, en même temps.

Etre né sous Valéry Giscard d'Estaing, en fin de compte, c'est d'abord avoir grandi sous François Mitterrand et souvent avoir voté pour la première fois sous Jacques Chirac. Avec le décès d'un deuxième ancien président depuis le début de ce quinquennat, et donc pour Emmanuel Macron d'un deuxième prédécesseur, la France ne compte plus que deux ex, bien vivants: Nicolas Sarkozy et François Hollande, respectivement 65 et 66 ans. Quant au futur président auquel il reviendra un jour d'enterrer Emmanuel Macron, 42 ans et lui-même né sous Giscard, il n'est peut-être même pas encore né.

JONATHAN BOUCHET-PETERSEN

(1) En vérité plutôt «début de race», s'il faut le dire ainsi, puisque la famille Giscard n'a été anoblée par un décret du Conseil d'Etat qu'en 1922, à la demande du père de l'ancien président.



La décennie cassettes et conso

Par
SABRINA CHAMPENOIS, JACKY DURAND et FANNY GUYOMARD

Des fringues à la bouffe en passant par les bagnoles, un vent orange de détente et de surconsommation souffle sur les années 70 qui voient Giscard devenir président.

Valéry Giscard d'Estaing, mort à 94 ans, en avait 48 quand il est arrivé à l'Élysée, drapé dans une aura de «modernité» qui collait bien avec l'époque. Elle s'est ensuite fissurée, malgré les efforts de proximité type dîner chez l'habitant. Comme si sa composition naturelle ne lui permettait pas d'enfiler vraiment un autre costume

que celui, étriqué, de l'homme bien né, bien élevé et surdiplômé. Alors même que la décennie dans laquelle s'inscrivait son septennat tendait, elle, sur le versant vie quotidienne, vers l'assouplissement. C'est net dans tous les secteurs de la consommation, des vêtements à la nourriture en passant par le mobilier et la voiture : les années 70,

même si elles sonnent la fin des Trente glorieuses et de l'optimisme conquérant, sont portées par l'envie de se décorseter, de se faciliter la vie et de tenter des trucs. La mise se détend, le pantalon «patte d'eph» est mixte et cool, la jupe s'allonge et s'assouplit, même les gars peuvent avoir les cheveux longs et la chemise ouverte. A la maison, la femme

prétendument libérée est toujours en charge mais aidée (sinon par son mari) par des machines, lave-vaisselle, lave-linge, et un foisonnement de petit électroménager : la cuisine devient un laboratoire branché de toutes parts où même le couteau est électrique. Côté design, on se vautre dans des poufs, on kiffe les motifs psychédélics (à commencer par l'orange et le marron qui connaissent là leur apogée), on pense que le plastique c'est fantastique. Et si ce qu'on absorbe est chimique à mort, c'est un plaisir absolument pas coupable, on est la génération Tang, on carbure à la bouffe industrielle sans se douter une seconde du retour de boomerang à venir. Ce n'est guère qu'au rayon automobile qu'en écho aux chocs pétroliers, on commence à regarder de plus près et à dédaigner les gourmandes en carburant. Le début de la fin de la légèreté, en somme, qui n'a cessé de se confirmer. ◆

MODE COLS ROULÉS ET BABAS COOLS

Ahhh, le sous-pull à col roulé... Venu du sport, il a été le chat noir de toute une génération, et pour cause : il avait le chic de souvent gratter au cou, de mouler les bidons, de faire particulièrement transpirer (avec les odeurs collatérales) car en synthétique. Sans compter l'électricité statique produite quand on l'enfilait ou l'enlevait, qui nous donnait des airs de Jack Nance (l'acteur d'Eraserhead). Heureusement, l'époque avait un autre totem, bien plus cool : le pantalon «patte d'eph», synonyme de l'esprit peace & love hippie, quoiqu'originellement pièce du vestiaire des marines américains dont il facilitait les mouvements (facile à rouler) et même, dit-on, en cas de naufrage (en aidant à la flottaison car gonflé d'air...). Les années 70, qui sacrent le jean, l'ont notamment décliné en denim. Cela dit, d'autres pièces restent emblématiques : la chemise en polyester à col pelle à tarte, la longue jupe bohème, les pulls tricotés maison, la chaussure compensée, le basket qui entamait là une irrésistible ascension... Ce foisonnement atteste l'ébullition vestimentaire d'une décennie qui a aussi vu s'affirmer les esthétiques punk, glam, disco, et émerger à l'ombre du roi Saint Laurent le résolu Lagerfeld, l'exubérant Kenzo ou encore l'expérimental Miyake. **S.Ch.**

VOITURE ON SERRE LA CEINTURE

Deux chocs pétroliers (en 1973 et 1979) : c'est un mur que s'est pris la bagnole dans les années 70. Certaines restent néanmoins iconiques. La R5, notamment, que Renault lance en 1972 et qui séduit particulièrement les femmes. L'engin sera ensuite décliné en sportive R5 LS (tableau de bord et volant moussés, allume-cigare et moquette au sol...), en GTL ou Alpine Turbo. Argument de vente après le choc pétrolier : elle consomme moins de carburant. Et le moteur passe à l'avant, quand auparavant il soulevait le nez de la Renault lancée à fond la caisse. La Visa, que Citroën présente en 1977, vise aussi à conquérir les dames. Les jeunes filles craquent, elles, pour les motocyclettes Dax de Honda. A noter que c'est en 1973 que le casque devient obligatoire (mais seulement hors agglomération pour les vélomoteurs). Côté voiture, la ceinture devient également obligatoire, mais uniquement hors agglomération et à l'avant - il faudra attendre 1990 pour l'arrière. Quant à Valéry Giscard d'Estaing, qui a fait campagne au volant de la voiture familiale, il récupère une fois à l'Élysée la Citroën SM de Pompidou, mais préfère la Citroën DS 21, vite complétée par la DS 23 Pallas, la CX Prestige... et par la Peugeot 604, confortable pour son mètre quatre-vingt-neuf. Il la conduit lui-même. Un auto-stoppeur, figure naissante de l'époque, l'a peut-être croisé un jour... **F.G.**

ALIMENTATION LA POUDRE DE PERLIMPINPIN

«C'est incroyable, chaque fois que je bois du Tang, je crois vraiment boire de l'orange et je ne suis pas la seule», s'exclame la daronne avant de touiller la boisson lyophilisée dans une carafe siglée Tang et de la servir à sa petite famille où l'on reconnaît le comédien Roland Giraud s'exclamant : «Incroyable, ce goût d'orange!» Non, cette pub diffusée en 1978 n'est pas un attrape-couillon. C'est l'événement et la reconnaissance de la chimie alimentaire lourde de l'époque. La France et le reste du monde hantent devant cette poudre qui a fait le bonheur des astronautes américains, sans contenir une once d'agrumes pressés. L'époque n'est pas au «sourcing» des bons produits mais à la bouffe Taylorisée qui facilite la vie de la ménagère et qui célèbre la science. On a beau se plaindre de «la baguette électrique» issue de la panification industrielle, on ne résiste pas à la tentation des croissants Danerolles (de la pâte enroulée avant PQ) à façonner et à cuire soi-même. Qu'importe s'ils sont infâmes, le bon goût, c'est la modernité de la consommation de masse. Pendant que l'on s'estastie devant notre plateau-repas dans les cafétérias des hypermarchés, Valéry Giscard d'Estaing se régale de la soupe à la truffe noire recouverte d'une fine abaisse de pâte feuilletée que lui a dédiée Paul Bocuse en 1975. **J.D.**

DESIGN ORANGE MÉCANIQUE

Dans le salon seventies, l'ambiance est psychédélique, tout en motifs symétriques et ronds, avec une grosse tendance au dégradé orange. Ils parsèment les murs et les fauteuils cosy, rendus moelleux par les mousses, ouate ou billes de polystyrène qui remplissent par exemple le pouf Sacco, conçu en 1968 par les designers italiens Piero Gatti, Cesare Paolini et Franco Teodoro. On pouvait sinon se lover dans les replis du siège-coussin Togo de Michel Ducaroy (1973), aux airs de tube de dentifrice. Ou dans le canapé Pumpkin, que le designer Pierre Paulin a conçu pour les appartements privés de Claude et Georges Pompidou à l'Élysée. Ce modernisme n'est pas au goût de VGE, qui retapise les murs, redore les boiseries et réinstalle les lustres. Le brillant de l'acajou verni de son bureau rappelle les meubles des salons ordinaires. A moins que l'on préfère le plastique thermoformé qui fait tout le charme du fameux tabouret Tam Tam. On essaie d'avoir le téléviseur assorti (Color 110 Pathé Marconi, «équipé pour recevoir la couleur sur TFI»), épais de plusieurs dizaines de centimètres et qui diffuse discrètement, comme tous les postes de l'époque, un insupportable ultrason («la technique doit se faire oublier», dit pourtant la pub). Sans oublier l'incroyable radio-cassette, pendant que le gosse écoute son mange-disque dans sa chambre. A moins qu'il ne soit sorti avec son walkman. **F.G.**

MAISON DES ROBOTS EN CUISINE

C'est une pub d'époque, de la marque Vedette, au slogan apparemment progressiste : «La vaisselle, c'est une affaire d'homme.» Sauf que les gars en photo, aux airs de Burt Reynolds, a les bras croisés devant le lave-vaisselle ouvert, et on lit ceci, écrit en bien plus petit : «De deux choses l'une, ou les hommes font la vaisselle, ou ils ont des remords, ou alors ils offrent à leur femme la nouvelle machine à laver la vaisselle.» Misère. De quoi rappeler combien les années 70 ont été ambivalentes pour la femme, sur laquelle la charge mentale domestique pesait encore plus massivement qu'aujourd'hui, mais que le progrès technologique a tout de même bien soulagée. C'est alors que se sont généralisés deux éléments clés : le lave-linge (une invention américaine de 1937) et, donc, le lave-vaisselle (un produit américain aussi, né en 1880). En parallèle, apparaissent les premiers plans de travail, dans lesquels ces appareils pouvaient s'encaster. Dans le même temps, le petit électroménager s'est diversifié : robot multifonction, couteau électrique, yaourtière, sorbatière... Cette offre, couplée avec l'apparition du prêt à la consommation, a dopé le marché de l'équipement ménager. Avec ses dommages collatéraux : combien de mères se sont vu offrir en cadeau le dernier mixeur en date ? **S.Ch.**

Giscard et l'UE

Par **JEAN QUATREMER**
Correspondant à Bruxelles

Le bilan européen de VGE est moins spectaculaire que celui de son successeur, François Mitterrand, père de l'Union et de l'euro. C'est pourtant VGE qui en a posé les fondations. En 1974, la Communauté économique européenne (CEE) des neufs vivote, sonnée par une série de crises : échec du plan Fouchet en 1962, imaginé par De Gaulle pour réunir régulièrement les chefs d'Etat et de gouvernement, crise de la chaise vide en 1965, le Général refusant le passage au vote à la majorité qualifiée, effondrement du système de Bretton Woods en 1971 et choc pétrolier de 1973. La CEE se résume à une union douanière et à une politique agricole commune. Ce n'est qu'un fétu de paille ballotté par des événements qui la dépassent. Le «serpent monétaire», créé en 1972 pour freiner les tempêtes monétaires liées à la fin de la convertibilité du dollar en or, est un échec : «*Il gît désormais sur le sol, la peau trouée*», constate ironiquement VGE en 1978. Le chef de l'Etat français a longtemps milité pour des «Etats-Unis d'Europe» et s'attelle à relancer la machine communautaire. Il peut compter sur l'appui du chancelier allemand, élu la même année que lui, le social-démocrate Helmut Schmidt. Il le connaît bien, lui aussi est ancien ministre des Finances. Les deux hommes se font une confiance totale, comme jamais dans l'histoire franco-allemande avant et depuis. Arrogants et dominateurs, ils se reconnaissent mutuellement une intelligence hors du commun et une lucidité économique dont ils ne créditent que peu de leurs interlocuteurs. En décembre 1974, VGE obtient la création de ce qui va devenir l'institution phare de la CEE puis de l'Union : le Conseil européen des chefs d'Etat et de gouvernement. Il a pris conscience qu'il est impossible de faire l'Europe sans les Etats, ce qui passe par des réunions régulières entre les «chefs», seuls à même de faire les compromis nécessaires. En échange, il concède à Schmidt l'élection au suffrage universel du Parlement européen, confirmée dans le traité de Maastricht de 1992. Les deux hommes créent en 1978 le Système monétaire européen (SME) pour forcer la convergence des économies. A la grande fierté de VGE, la monnaie unique sera construite sur ces bases vingt et un ans plus tard. Même s'il sera déçu que sa trouvaille, l'Ecu (pour European Currency Unit), ait été délaissée en 1995 pour le terme euro. L'élection de Margaret Thatcher en mai 1979, puis le deuxième choc pétrolier la même année mettront fin à ses efforts : c'est le début d'une nouvelle période d'euroscandale. Il faudra attendre 1984 pour que François Mitterrand et Helmut Kohl reprennent le flambeau. Ils le feront avec maestria ! Mais sans VGE, dont le SME a dissuadé les socialistes de partir à l'aventure économique en 1983, rien n'aurait été possible. ◀



A l'Élysée, en 1979. PHOTO PICOT. STILLS. GAMMA

Giscard et les boat-people

Par **ARNAUD VAULERIN**
Chef de service Monde

Ce sont des images que l'on a oubliées. Et pourtant, comme elles résonnent aujourd'hui. Des esquifs bondés, des corps faméliques, des regards hagards sur les eaux tumultueuses de la mer de Chine. Des centaines de milliers de boat-people, presque autant dans les camps saturés de Thaïlande, fuyant la terreur khmère rouge au Cambodge, la guerre civile au Laos et l'écrasement du Sud-Viet-

nam par les troupes communistes de Hanoi. Depuis la chute de Phnom Penh et de Saigon en avril 1975, ces images d'errance et de violence racontaient l'envers de la dictature rouge et rappelaient la fureur de la guerre froide. Dans la France de Giscard, ces boat-people d'Asie du Sud-Est, l'ancienne Indochine, vont frapper les esprits et créer un élan de solidarité inédit. «*Une grande mobilisation de la société civile et des intellectuels va rencontrer une volonté politique pour permettre un accueil exceptionnel de ces réfugiés, sans comparaison avec les autres demandeurs d'asile*», rappelle Karine Meslin, sociologue et autrice d'un ouvrage éclairant sur ces réfugiés du Mékong (1). L'anticommunisme de droite conflue avec les remords d'une gauche rattrapée par son aveuglement sur la clique exterminatrice de Pol Pot et les troupes envahissantes de «l'Oncle Hô». On se souvient de la formule du «*French Doctor*» Bernard Kouchner, à la barre du navire de sauvetage l'*Île de lumière* : «*Il n'y a pas des morts de droite et des morts de gauche*». Sauver et soigner sans exiger une carte d'identité, ni la couleur des idées. La France s'empare d'une cause. Le point d'orgue de cette mobilisation tous azimuts reste les retrouvailles, en juin 1979, entre deux ennemis de trente ans. Devant

une forêt de caméras et de micros, le libéral Raymond Aron et le marxiste Jean-Paul Sartre lancent un appel : «*Des hommes vont mourir et il s'agit de les sauver... Une exigence de pure morale... Il faut sauver les corps*», dit Sartre. La France de Giscard, qui vient de revoir sa politique migratoire et de suspendre l'immigration de travail, va accélérer l'accès à l'emploi, au logement, à la nationalité française pour ces Cambodgiens, Laotiens, Vietnamiens, étiquetés bons étrangers, discrets et travailleurs. Les clichés ont la vie dure. A partir de 1975, la France va en accueillir plus de 1000 par mois. Ils seront plus de 128000 jusqu'en 1989. (Et dire que l'on geint aujourd'hui face à quelques dizaines de réfugiés qui se noient dans le cimetière Méditerranée). Certains comités locaux se plaindront même de ne pas voir arriver plus de réfugiés, souligne Karine Meslin. Souvent naturalisés, ces anciens boat-people restent reconnaissants à VGE de les avoir sortis en masse des bateaux et des camps. Comme cet ancien chauffeur de taxi rencontré par Libé, rescapé in extremis de l'enfer khmer rouge, un matin d'avril 1975. ◀

(1) *Les Réfugiés du Mékong. Cambodgiens, Laotiens et Vietnamiens en France*. Editions du Détour, 2020.



Avec Bokassa, en 1975. W. KAREL. GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES

Giscard et l'Afrique

Par **MARIA MALAGARDIS**
Journaliste au service Monde

«*Moi, monsieur, j'ai tué des panthères, / A Tombouctou sur le Niger, / Et des hippos dans l'Oubangui...*» : rien ne peut mieux résumer l'Afrique des années Giscard que les paroles de cette réjouissante chanson de Michel Sardou, qui en 1976 composera cet hymne, consacré «*au temps béni des colonies*». Car sous Giscard, on est

encore «chez nous», sur ce continent pas vraiment émané de ses anciens maîtres («*On pense encore à toi, oh Bwana*», répète le refrain de Sardou), avec lequel la France entretient alors une relation virile et décomplexée. Un monde taillé à l'image des SAS, les romans gavés de testostérone de Gérard de Villiers, qui publie *Panique au Zaïre*, en 1978, l'année où Giscard envoie la légion sauter sur Kolwezi pour libérer des otages occidentaux dans le sud-est de ce vaste pays, rebaptisé depuis république démocratique du Congo. Giscard obtient également la libération de Françoise Claustre, retenue depuis plus de deux ans dans le Tibesti, au Tchad. Surtout, il s'immisce dans les affaires internes des anciennes colonies, en envoyant à chaque fois nos légionnaires lors d'opérations aux noms exotiques. Quinze ans après les indépendances, Giscard aura orchestré six interventions militaires en Afrique, bien plus que ses deux prédécesseurs. Comme le feront tous les présidents français après lui, il avait pourtant promis de renouveler les relations franco-africaines. Mais rien ne

change fondamentalement. Et surtout pas ce «*lien personnel*» que se croient obligés d'afficher tous les présidents de la V^e avec ce continent et ses maîtres, pourtant parfois peu recommandables. Il y aura notamment le fameux «*mon cher parent*» adressé à Bokassa, l'homme fort de la Centrafrique, autoproclamé empereur. Deux ans plus tard, l'Ubu roi de Bangui sera pourtant délogé par l'opération «*Baracuda*». Comme un retour de boomerang, les diamants offerts par le «*cher parent*», à l'issue d'une partie de chasse, ruineront alors les espoirs de Giscard de remporter un second mandat. L'Afrique aura perdu ce grand chasseur, accroc aux safaris en Centrafrique, le pays «*des hippos de l'Oubangui*». Pas ingrat, le grand bourgeois jugé parfois trop distant rappellera souvent sa passion intacte pour l'Afrique. Lui consacrant son dernier roman, *Mathilda*. Et confessant même, dans ses mémoires, avoir été «*ensorcelé*» par «*cet immense continent maternel et immuable, exactement semblable à ce qu'il était avant l'apparition de l'homme*». Et ça, c'est beau comme du Sardou, «*oh Bwana...*» ◀

Giscard et Godard

Par **CAMILLE NEVERS**
Journaliste
au service Culture

JLG 90-VGE 0. Giscard et Godard sont dans un bateau, sous le vent d'est, le socialisme. C'est l'après-Mai 68, l'après-grand soir, les petits matins pompidoliens. Ils ont quatre ans de différence, le cadet a déjà réalisé environ 25 longs métrages. Giscard tombe à l'eau, récupéré à bord du paquebot social-démocratie. Godard se tait et rame, brouillé avec tout le monde, avec Truffaut qui le traite de diva, le groupe Dziga Vertov n'est plus et c'est encore loin, la révolution. Sauve qui peut la décennie, en vidéo, comme JLG, ou en 2CV sous la caméra de Depardon pour VGE («*Une partie de campagne*, commandité par le candidat Giscard puis, après réflexion, subtilisé à nos regards, censuré par le président en fonction, interdit de sortie jusqu'en 2002). Dans cette seconde moitié des années 70, il y a une France godardienne comme il y a un cinéma giscardien. Celui qui a le plus changé la France n'est pas celui qu'on dit depuis mercredi soir. Jeudi, celui-là était vivant et fêtait ses 90 ans. A une époque, le Raymond Barre de Godard s'est appelé Jean-Pierre Beauviala. A une époque, Godard aurait gracié Ranucci, Carrein, Djandoubi, pas comme Giscard qui, bien qu'opposé en conscience à la peine de mort, préférerait s'adonner à d'obscures martingales électoralistes, laisse ces hommes marcher vers la guillotine, et les élections, les perd. La tête d'un homme c'est un autre grand cinéaste vivant et aîné de sept mois de Godard qui en fit un film,



Godard pendant le tournage de *Le Mépris*, en 1963. JEAN-LOUIS SWINERS. GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES

Paul Vecchiali, *la Machine* (1977). C'est Vecchiali aussi qui réalisa un film pornographique, *Change pas de main*, en 1975, juste avant que ne retombe avec un bruit sec le marteau du «*classement X*», sous un Giscard accordant d'un côté à la liberté d'expression et à la «*modernité*» (relâchement de la censure au début de son septennat) ce dont il se privait après réflexion de l'autre : inconscience parfois, tiédeur souvent, et opportunisme toujours du centrisme qui navigue à vue, comme l'actuel gouvernement. Ainsi la loi sur le X est giscardienne, n'oublions pas cela non plus, avec un ciné porno surtaxé, handicap législatif qui l'a refoulé du reste des films mainstream, laissé aux circuits parallèles vaguement honteux, aux seuls fantasmes libertins et crapoteux d'amateurs d'interdits, des transgressions de préférence de ces messieurs. La loi Veil à la ville n'a pas empêché dans les fictions, au cinéma, l'*Homo*

La loi Veil n'a pas empêché dans les fictions l'homo giscardus de se révéler bourgeois, misogyne qui s'encanaille, mou médiocre, capitaliste du sexe, et Godard en fera la description la plus décisive, la plus scandaleuse enfin.

giscardus de se révéler bourgeois, misogyne qui s'encanaille, mou médiocre (Christian Clavier chez Leconte ou Leterrier à admirablement incarné cet homme-là), capitaliste du sexe, et Godard revenant à ses films plus classi-

ques, en fera la description la plus décisive, la plus scandaleuse enfin. C'est bien *Sauve qui peut (la vie)*, en 1980, qui change le monde, la vision du monde, du cul en production-prostitution du capital – la grande scène entre Isabelle Huppert et Fred Personne de travail à la chaîne du sexe et du plaisir soldé – et aucun homme président, ni ministre, avant ou après. Le X est ainsi aussi la lettre interdite commune à JLG et VGE. C'est dans *Détective* qu'il y a le dialogue scandé en rengaine autour de cette lettre solitaire, étoile-enseigne lumineuse clignotant au dehors, dont il nous est dit qu'elle est la seule de l'alphabet qu'on peut lire dans tous les sens et à l'envers. La lettre d'une inconnue. JLG neuf zéro, la main de Dieu du *Livre d'Image* et au doigt pointé de Vinci, un rapprochement avec un autre destin que D'Estaing est finalement préférable : le 10 de Maradona. Bon anniversaire et longue vie. ◀



Couloises du débat de 1981 avec Mitterrand. J.-C. PIERDET. INA. AFP

Giscard et la gauche

Par **LILIAN ALEMAGNA**
Chef de service France

Jean-Luc Mélenchon peut remercier Valéry Giscard d'Estaing. Le leader de La France insoumise ne se prosternerait pas devant l'ancien président de la République mort mercredi soir, même s'il saura lui reconnaître les avancées «*sociétales*», voire institutionnelles, de son septennat. Mais sa politique libérale d'une part et son engagement pour un fédéralisme européen d'autre part auront, par deux fois, aidé Mélenchon à s'émanciper de ses familles politiques d'origine. Du trotskisme d'abord. Digérant mal les quelques pourcentages de voix qu'il manquait à Mitterrand en 1974, Mélenchon quitta deux ans plus tard les rangs de l'extrême gauche pour pousser la porte de la section PS de Lons-le-Saunier et rejoindre la grande famille

des «*mitterrandiens*», victorieuse en 1981. Du socialisme ensuite. C'est, en 2005, l'affrontement à distance avec Giscard pour dire «*non*» à son projet de Constitution européenne qui guidera trois ans plus tard le socialiste vers la sortie de la formation alors dirigée par François Hollande. D'abord pour fonder le Parti de gauche, puis monter le Front de gauche avant de créer l'actuelle LFI. Un bon adversaire, en somme, l'élu du Puy-de-Dôme, pour cette «*gauche du non*» qui fait vivre dans la mémoire de ses militants ces deux grandes victoires, deux fois contre Giscard : 1981 et 2005. Deux dates que ce camp-là – ex-socialistes, communistes, une partie des écologistes, anciens trotskistes – aime se remémorer dans son patri-

moine commun pour mieux oublier les déceptions des deux septennats socialistes, la réécriture de cette «*Constitution*» dans un traité de Lisbonne adopté par le Parlement sous Sarkozy ou l'amertume laissée par le quinquennat de Hollande. Pour mieux oublier aussi que ces deux victoires dans les urnes n'ont pas stoppé les politiques libérales, la désindustrialisation du pays, l'Europe de la concurrence «*libre et non faussée*»... Qu'ils n'ont jamais réussi à mettre en musique leur «*plan B*». Pour cette famille-là de la gauche, Emmanuel Macron est le descendant direct du fondateur de l'UDF. Pas sûr pourtant que le président en exercice, très probable candidat à sa propre succession en 2022, leur porte autant bonheur que son prédécesseur. ◀

Giscard et les femmes

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD
Directrice adjointe
de la rédaction

Rares sont les présidents français à ne pas avoir entretenu de relations tumultueuses avec les femmes, le lien étroit entre pouvoir et libido est un grand classique. Comme nombre d'articles et de livres l'ont rapporté, Jacques Chirac et François Mitterrand étaient ce qu'on pourrait appeler de gros consommateurs. Plaqué par sa femme quelques jours après son élection, Nicolas Sarkozy s'est remarié quelques mois plus tard après avoir papillonné ici ou là, le tout sous le regard ébahi des Français. François Hollande, qui est arrivé à l'Élysée non marié mais en couple, a quitté sa compagne par un simple message public après avoir été pris en photo à l'aube au pied du domicile de sa maîtresse. Bref, on ne sait s'ils ont accru le rayonnement international de la France, mais ils ont beaucoup fait pour renforcer le fameux cliché du *french lover*. Valéry Giscard d'Estaing, c'était une autre histoire. Il était obsédé par les femmes, mais fantasmaient beaucoup. Exemple, sa supposée romance avec Lady Diana, qu'il a racon-

tée en 2009 dans un roman digne des plus belles années de la collection Harlequin, *la Princesse et le Président* (1). Il y racontait «l'histoire d'une passion partagée entre deux êtres d'exception», «Lady Patricia» et un président français, «Jacques-Henri Lambertye». «Fantasmagories d'un vieil homme», affirmeront certains. De fait, Giscard était âgé de 83 ans quand il a publié cette blquette et devait s'en nuyer ferme loin des ors de la République qu'il avait été contraint d'abandonner. Autre de ses supposées aventures célèbres, celle avec Marlène Jobert, actrice très en vue des années 70. Une nuit de 1974, alors qu'il conduit la Ferrari du réalisateur Roger Vadim, le chef de l'Etat emboutit un camion de laitier qui le prend très mal, cela restera comme «l'affaire du laitier». Certains ont dit que Giscard se trouvait cette nuit-là au côté de Marlène Jobert. Peut-être accompagnait-il juste une femme chez elle après un dîner mondain. Cette même année 1974, sort en salles le sulfureux (pour l'époque) film érotique *Emmanuelle*, avec l'actrice néerlandaise Sylvia Kristel immortalisée à jamais en «petite tenue sur un fauteuil en rotin». Le film fait scandale. Passé en commission de censure, il est menacé de coupes, mais Giscard décide d'abo-



Avec Lady Diana, en novembre 1994. SERGE ARNAL, GAMMA-RAPHO, GETTY IMAGES

lir la censure. Très vite, la rumeur court d'une liaison avec Sylvia Kristel. L'actrice, dont la vie sera détruite par ce succès planétaire qui lui accolera à jamais une image légère, démentira toujours cette rumeur qui, en revanche, ne gênait pas du tout le supposé tombeur de l'Élysée. Et même quand les relations internationales étaient en jeu. On l'a ainsi accusé d'avoir séduit la femme de l'empereur centrafricain Jean-Bedel Bokassa. Valéry Giscard d'Estaing était marié avec Anne-Aymone Sauvage de Brantes qui, telle Bernadette Chirac après elle, a toujours serré les dents devant les frasques de son époux. A cette

époque, on divorçait moins facilement qu'aujourd'hui, a fortiori quand on jouait un rôle politique. Michel Rocard fut un des premiers à rendre public son divorce dans les années 80. Giscard avait-il une garçonnière? La rumeur a couru que son bras droit et ministre de l'Intérieur, Michel Poniatowski, lui louait un endroit pour recevoir ses conquêtes. Grand classique encore, les services d'un ou de deux intimes pour faciliter les rendez-vous cachés. Au septennat suivant, ce seront les ministres de la Défense Charles Hernu et des Affaires étrangères Roland Dumas, qui joueront ce rôle auprès de François Mitterrand. S'il est sûr que Valéry Gis-

card d'Estaing ne jouait pas que de l'accordéon, l'ex-président a sans doute beaucoup laissé dire, pas mécontent de façonner son image d'homme à femmes. Une image un peu écornée par une plainte déposée contre lui au printemps dernier par une journaliste allemande qui l'accusait de lui avoir posé la main sur les fesses. «Valéry Follamour», l'avait surnommé le *Canard enchaîné*. Ce qui ne manque pas de sel quand on connaît le sous-titre du film auquel ce sobriquet fait référence: *Docteur Follamour. Ou comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la bombe*. ◀

(1) Ed. de Fallois, 2009, 270 pp., 19,90 €.



Macron et Giscard, en 2014. PHOTO HAMILTON, REA

Giscard et Macron

Par
ALAIN AUFRAY
Journaliste au service France

Macron fait-il du Giscard? «Oui... il essaie», avait répondu l'ancien chef de l'Etat, amusé et peut-être flatté qu'on se préoccupe – enfin! – de lui trouver un héritier. C'était au printemps 2016, l'ex était interrogé sur l'ambitieux ministre de l'Economie de Hollande. Pas encore candidat, ce dernier venait de créer En marche!, le parti qui devait le porter jusqu'à l'Élysée. Depuis, les similitudes entre Emmanuel Macron et Valéry Giscard d'Estaing sont sans cesse soulignées. Même si son autorité en cette matière peut être discutée, le vétéran de l'ex-ORTF Michel Drucker l'a encore affirmé jeudi sur BFM TV: il y aurait «une filiation»... Une apparence de filiation, devrait-on dire, tant ce qui les distingue surpasse leurs apparences ressemblances. Quand il se présente aux suffrages des Français, le jeune Giscard est loin d'être un nouveau venu. A 48 ans, il a derrière lui quatre mandats de député et dix ans d'expérience ministérielle. Il dirige un parti, les Républicains indépendants, qui prétend incarner «l'élément

centriste» de la majorité de droite. C'est d'ailleurs avec cette inconfortable majorité, dominée par les gaullistes, qu'il devra gouverner une fois à l'Élysée. Ce qui ne l'a pas empêché, avant que les choses ne se compliquent, de faire voter ses grandes réformes sociétales en début de septennat. Sur le plan politique, on est donc très loin du grand chambardement de juin 2017, quand Macron et ses «marcheurs» firent voler en éclats les partis de gouvernement. Un bouleversement rendu possible par le quinquennat et l'inversion du calendrier, qui fait des législatives une confirmation de la présidentielle. Enfant de la très ordinaire bourgeoisie de province, marié à sa prof de français, Macron n'a, sociologiquement, pas grand-chose de commun avec son aîné, pur produit de la grande bourgeoisie parisienne et de l'aristocratie. Vraiment rien de «disruptif» chez Giscard, malgré l'accordéon et les dîners «chez les Français». L'actuel chef de l'Etat ne s'est d'ailleurs jamais prévalu de cet héritage. Enjambant ce «septennat qui transforma la France»,

selon les termes protocolairement élogieux du communiqué diffusé mercredi soir par l'Élysée, Macron se définit, il y tient, comme un «gaullo-mitterrandien». Avec son cortège de commémorations liées au Général, l'année 2020 aura fourni de nombreuses occasions de célébrer le fondateur de la V^e République. Dans la posture de l'intrépide réformateur, Macron pouvait encore, au début de son quinquennat, trouver quelque intérêt à ce qu'on le regarde comme un lointain continuateur de Giscard. Après les crises sociales, sécuritaires et sanitaires des deux dernières années, il n'en est plus question. Le libéral assumé, promoteur d'une économie de marché efficace, cherche désormais à incarner «l'esprit de la nation française». Pas très giscardien. Au fond, leur principal point commun reste l'engagement européen. Quand il affirme que «les orientations qu'il avait données à la France guident encore nos pas», c'est clairement à ce Giscard-là que Macron fait référence. ◀



Le 19 mai 1974, au soir de son élection, à la fenêtre de son QG. Il a devancé de justesse François Mitterrand avec 50,81% des voix. GUZAN. GAMMA-RAPHO. GETTY



Son investiture, le 27 mai 1974. J.-C. FRANCOLON. GAMMA-RAPHO. GETTY



Avec Simone Veil, en 1977. PHOTO GILBERT UZAN. GAMMA-RAPHO. GETTY



Avec Jacques Chirac, en septembre 1974. PHOTO M. GINFRAY. GAMMA-RAPHO. GETTY



Face au chancelier Helmut Schmidt, en 1978. G. UZAN. GAMMA-RAPHO. GETTY

de Jacques Chirac, élimine Chaban au premier tour, et François Mitterrand au second, à l'issue d'un duel télévisé où il lancera au représentant de la gauche une réplique aussi assassine que percutante : « Vous n'avez pas le monopole du cœur. »

Des éboueurs à l'Élysée

Nous voilà donc à ce fameux 27 mai 1974, celui de l'entrée à l'Élysée. Pour son investiture, Valéry Giscard d'Estaing remonte les Champs-Élysées à pied – ses prédécesseurs les avaient toujours descendus en voiture. Le début du septennat de VGE n'est pas sans rappeler celui du quinquennat de Nicolas Sarkozy. Le premier joue au foot en invitant les caméras de télévision quand le second part faire son jogging avec son Premier ministre. La presse ne théorise pas encore « l'hyper-présidence » qui, quatre décennies plus tard, sera la marque de fabrique de Sarkozy, mais ça y ressemble : dès sa première conférence de presse, Giscard assume une « interprétation présidentielle » des institutions et Jean Bothorel relève qu'il « parle volontiers de ses ministres comme de ses "collaborateurs" ». VGE veut démontrer très vite qu'il fait ce qu'il a dit qu'il ferait. En six semaines, à l'été 1974, le Parlement vote l'abaissement de la majorité à 18 ans (elle était jusque-là fixée à 21 ans), le remboursement de la pilule par la Sécurité sociale, le démantèlement de l'ORTF (Office de radiodiffusion-télévision française). Va pour les symboles, les troupes défilent le 14 Juillet entre République et Bastille, des quartiers populaires qui rompent avec le cérémonial des Champs-Élysées, le rythme de la *Marseillaise* est ralenti. Les gaullistes alors rassemblés dans l'UDR (Union des démocrates de la République), n'appréciant pas d'être ramenés au rang d'encombrants ringards : « Le giscardisme est bien difficile à identifier », grince leur journal, la *Lettre de la Nation*, qui ne se remet pas des « risettes à la gauche » du Président. Le quotidien communiste *l'Humanité*, lui, en est tout chamboulé : « Valéry Giscard d'Estaing a l'intelligence de s'adapter, de prendre l'air du temps. »

Giscard crée aussi un secrétariat à la Condition féminine, confié à la journaliste Françoise Giroud (réputée de gauche : c'était déjà « l'ouverture ») – et bientôt introduira le divorce par consentement mutuel. Il s'invite à dîner avec son épouse dans les foyers modestes, convie des éboueurs à l'Élysée pour tenter de convaincre – vieille rhétorique des politiques – qu'il est proche du peuple, visite des bidonvilles à Marseille, va serrer la main d'un détenu à la prison Saint-Paul de Lyon au lendemain d'un été ponctué de mutineries dans les établissements pénitentiaires. Quelques mois plus tard, le ministre de la Santé, Simone Veil, bataillera devant l'Assemblée nationale pour obtenir, en partie grâce à la gauche, la dépénalisation de l'avortement. Le chef de l'État n'aura pas un mot pour elle, mais laissera faire et, plus tard, s'appropriera cet acte symbolique et déterminant dans l'histoire des femmes. Sur le plan institutionnel, Giscard lance quelques réformes qui, elles aussi, laisseront des traces. Pour la première fois de son histoire, Paris aura un maire élu – et non désigné par les autorités de l'État. VGE lance le chantier du TGV (le premier, entre Paris et Lyon). Les parlementaires, 60 députés ou 60 sénateurs, peuvent désormais saisir le Conseil constitutionnel. Le président de la République propose l'élection du Parlement européen au suffrage universel, et impulse, avec son complice allemand Helmut Schmidt, le Système monétaire européen (SME) – l'ancêtre de l'euro. Il œuvre à la réconci- **Suite page 14**

GISCARD

Sept ans, c'est tout

Elu président de la République en 1974, à 48 ans, Valéry Giscard d'Estaing, mort mercredi à 94 ans des suites du Covid, incarna la modernité dans les premiers temps d'un unique septennat. Figure centrale de la droite française, frère ennemi de Jacques Chirac, convaincu de sa supériorité, il espéra longtemps, après 1981, un retour au premier plan. En vain.

Par **NICOLE GAUTHIER**

Le 27 mai 1974, un homme grand, mince, en tenue de ville, franchit d'un pas vif le porche de l'Élysée. Il a laissé la voiture qu'il conduisait lui-même à 200 mètres pour terminer le chemin à pied. L'homme vient d'être élu président de la République française. Il se veut moderne et en ce jour d'investiture, le proclame sans la moindre modestie : « De ce jour, date une ère nouvelle de la politique française. » Sept ans plus tard, les Français verront à la télévision le même homme leur dire un sec « au revoir », se lever et tourner le dos, laissant à l'écran une chaise vide. Entre les deux, Valéry Giscard d'Estaing, mort mercredi à 94 ans des suites du Covid, aura vécu l'unique septennat de sa carrière. Libéral, fossoyeur du gaullisme, européen convaincu, prédateur et am-

bitieux, Giscard, dit aussi VGE, aura néanmoins marqué près de cinquante ans d'histoire politique du XX^e siècle.

Double bac, philo et maths

Il fut le ministre de l'Économie et des Finances des Trente Glorieuses, ces années fastes d'après-guerre; il fut aussi le chef de l'État qui assista, impuissant, à leur déclin, aux conséquences du premier choc pétrolier, au début du chômage de masse et à l'essor de l'inflation à deux chiffres. Il fut pendant longtemps le plus jeune président de la V^e République, élu à 48 ans – avant mai 2017 et l'arrivée à l'Élysée d'Emmanuel Macron, autre jeune homme pressé qui du haut de ses 39 ans eut l'outrecuidance de lui souffler son titre. VGE

fut aussi l'un des plus coriaces caciques de la droite française, n'abandonnant les responsabilités politiques que sur le tard, et à son corps défendant, sans comprendre l'ingratitude d'un pays qui n'a jamais voulu son retour sur le devant de la scène politique. Toute sa vie, Valéry Giscard d'Estaing s'est nourri d'une conviction qu'il n'a jamais cherché à dissimuler : qu'il était le meilleur et le plus intelligent – une « bête à concours », dira-t-il de lui dans ses *Mémoires*. Chef de l'État pendant sept ans, il regrettera pendant plus de trente ans que les Français ne l'aient pas mieux servi. Valéry René Marie Georges Giscard d'Estaing naît à Coblenz, en Allemagne, le 2 février 1926. Edmond Giscard, son père – qui, quatre ans auparavant, a obtenu par décret le droit de « relever » le nom des d'Estaing –, est alors directeur des services financiers auprès du Haut-Commissariat de la République de Rhénanie. C'est une famille très comme il faut – prière le soir, catéchisme le samedi, messe le dimanche, et vouvoiment tous les jours. May Bardoux, la mère, est fille d'un député, Jacques Bardoux – lequel fut accessoirement membre du Conseil national installé par Vichy. Revenu à Paris, VIII^e arrondissement, la tribu passe ses vacances en Auvergne, dans le berceau familial. Droite catholique, bourgeoisie provinciale, études aux lycées Blaise-Pascal à Clermont-Ferrand, puis Janson-de-Sailly et Louis-le-Grand à Paris, les fondamentaux du jeune Giscard sont posés dès le départ. Les débuts scolaires – double baccalauréat en philosophie et mathématiques élémentaires – et patriotiques – engagé dans la Première Armée commandée par le général de Lattre de Tassigny, il combat en France et en Allemagne, ce qui lui vaut la

Croix de guerre –, complètent le portrait des jeunes années que l'intéressé décrira comme « heureuses » : « J'ai eu beaucoup de chance. J'ai eu une jeunesse heureuse. [...] Mais je me suis aperçu par la suite qu'il y avait des secteurs du monde où je n'avais pas pénétré intellectuellement ou affectivement. » Il intègre Polytechnique en 1946 – plus de cinquante ans plus tard, cette réussite lui inspirera toujours une fierté enfantine –, puis l'ENA, en 1949. Il en sort dans la botte, choisit l'inspection des Finances. Nous sommes en 1952 et, dans toutes les bonnes familles, c'est le moment de se marier. Le 23 décembre 1952, il épouse Anne-Aymone Sauvage de Brantes, avec laquelle il aura quatre enfants.

«L'exercice solitaire du pouvoir»

Le jeune homme est pressé, et il lui faut peu de temps pour se frotter à la vie publique. D'abord directeur adjoint au cabinet du président Edgar Faure, il est élu, à juste titre, à 30 ans, député du Puy-de-Dôme – comme avant lui son arrière-grand-père Agénor Bardoux (qui fut ministre de l'Instruction publique, puis l'un des 75 « sénateurs inamovibles ») et son grand-père. Le voilà bientôt nommé secrétaire d'État, puis ministre des Finances. Il y restera un septennat. Dans cette France-là, le prix de la tranche de jambon de Paris, du kilo de sucre et du litre d'essence est fixé par l'État. La monnaie nationale – le franc – est soumise à de fréquentes dévaluations. Giscard mène une politique libérale – allègement de l'impôt sur les socié-

tés, exonération d'impôt pour les riches épargnants –, se démène contre l'inflation, impose un « plan de stabilisation » qui deviendra vite impopulaire. En janvier 1966, De Gaulle, tout juste élu président de la République au suffrage universel, le congédie sèchement. Entre le militaire vieillissant et l'à peine quadragénaire hautain, il y a beaucoup d'incompréhensions. Le premier incarne un État jacobin et souverain, le second se revendique « centriste et européen » et fonde bientôt les « Républicains indépendants » – machine de guerre contre les gaullistes. De Gaulle a fini par négocier l'indépendance de l'Algérie, quand VGE garde la nostalgie de l'Algérie française. Giscard en viendra à stigmatiser « l'exercice solitaire du pouvoir » de l'homme de Londres, théorise le « soutien critique » dans une formule passée à la postérité (le « oui, mais »), et vote non, le 22 avril 1969, au référendum qui entraîne le départ immédiat du fondateur de la V^e République. Mais son tour n'est pas encore venu. Élu à l'Élysée, Georges Pompidou réinstalle Valéry Giscard d'Estaing dans les bureaux dorés du ministère des Finances – à l'époque sis au Louvre. Il y restera cinq ans. Le prédateur sait le président de la République malade, il guette. Le chef de l'État disparu, un gaulliste historique, héros de la Résistance, est sur les rangs : Jacques Chaban-Delmas, 54 ans. Face à l'héritier, Giscard fait la promotion d'un concept censé incarner changement et modernité : la « société libérale avancée ». Adoptant les principes de la communication politique qui ont fait leurs débuts en France lors de la campagne présidentielle précédente, celle de 1965, il plaide pour « une France gouvernée au centre », et pose avec l'une de ses filles sur les affiches de campagne. Il obtient le soutien



A son QG de campagne, en mars 1981. PHOTO GEORGES GOBET. AFP



François Mitterrand en campagne à Paris, en 1981. PHOTO F. GUENET. DIVERGENCE



En août 1992, en campagne pour le référendum européen. PHOTO P. ARTINIAN



Au Conseil constitutionnel, en mars 2010. PHOTO CHARLES PLATIAU. REUTERS



A Quiberon, en juin 1991. A défaut d'être réélu à l'Élysée, Valéry Giscard d'Estaing sera élu en 2003 à l'Académie française PHOTO THIERRY ZOCOLAN

Suite de la page 13 liation franco-allemande, allant jusqu'à tenter de supprimer, pour le symbole, le caractère férié du 8 mai - l'initiative fera long feu.

Avions renifleurs et diamants de Bokassa

Le bilan éthique, politique et économique est moins heureux. Favorable à la peine de mort, Valéry Giscard d'Estaing refuse la grâce de Christian Ranucci, guillotiné le 29 juillet 1976 malgré le spectre de l'erreur judiciaire. Sur tout, il ne lui faudra que quelques mois pour voir dangereusement tanguer sa majorité. En mai 1974, il a nommé un jeune ambitieux qui «dévorerait le travail, la vie, et les sandwiches à belles dents», écrit-il dans ses Mémoires: Jacques Chirac, 41 ans. Tous ses proches le lui ont déconseillé, mais l'ancien ministre de l'Agriculture l'a aidé dans sa campagne et Giscard n'est pas du genre à douter de son charisme: «J'avais été réellement impressionné par la qualité de sa fidélité à l'égard du président Pompidou. Je me suis dit que la fidélité était un trait de caractère qui était gravé en soi, et que, dès lors que la sienne était devenue veuve, il la reporterait sur moi.» Erreur. Il ne faut pas deux ans pour que les relations entre les deux hommes se dégradent. La situation économique s'aggrave, le chômage et les prix montent, le cours du pétrole flambe. La majorité perd les cantonales de mars 1976 et le Premier ministre s'agace des manières de celui qui le dépouille de ses prérogatives. Chirac prend ses distances, quitte Matignon, rassemble les gaullistes et se met à son

compte en créant le RPR (Rassemblement pour la République). A l'Assemblée nationale, ses troupes mènent la vie dure à son successeur à Matignon, Raymond Barre, un universitaire au profil moins partisan que Giscard a présenté aux Français comme «le meilleur économiste de France» - le chef de l'Etat regrettera plus tard sa formule («D'autres économistes, dont moi-même, ont souffert de ce raccourci dans leur immodestie», écrira-t-il dans ses Mémoires). Las, VGE a mangé son pain blanc. La page des Trente Glorieuses est définitivement refermée, Raymond Barre est aux manettes d'une politique d'austérité et, malgré des déclarations d'autosatisfaction répétées («La France voit le bout du tunnel»), l'économie ne redémarrera pas. Giscard s'enfoncé dans l'impopularité. Le septennat s'achève, ponctué d'épisodes sombres - comme la mort violente dans des conditions jamais élucidées d'un ministre en exercice (Robert Boulin) et de deux anciens ministres (Jean de Broglie et Joseph Fontanet). Et d'opérations douteuses - le président de la République sera impliqué dans la stupéfiante escroquerie dite des «avions renifleurs», qui consistera à extorquer au pétrolier Elf, alors compagnie nationale, des fonds conséquents (entre 740 et 790 millions de francs, selon un rapport de la Cour des comptes) pour financer des avions censés «renifler» l'existence de champs de pétrole. Le Canard enchaîné révèle enfin que le chef de l'Etat a accepté, à plusieurs reprises, des diamants offerts par Bokassa, le despote sanguinaire de Centrafrique. Plus tard, il n'aura pas un mot pour regretter d'avoir nommé ministre du Budget Maurice Papon - qui sera condamné le 2 avril 1998 à dix ans de réclusion crimi-

nelle pour complicité de crimes contre l'humanité pour son rôle dans la déportation de Juifs sous Vichy. En fin de mandat, la loi répressive «Sécurité et liberté», portée par le ministre de la Justice Alain Peyrefitte, referme brutalement le septennat sur une rétraction des libertés publiques.

«Plic et Ploc»

La rupture entre les Français et le président sûr de lui qui, sept ans plus tôt, faisait son entrée à l'Élysée est consommée. C'est en grande partie pour avoir échoué sur le front de l'emploi qu'il perd la présidentielle face à François Mitterrand, le 10 mai 1981. Mais son mandat a été miné par le péché mignon du Président, l'arrogance.

Nommé en 2001 président de la Convention européenne, chargée de rédiger un projet de Constitution, Giscard se lance dans la tâche avec appétit et gourmandise. Le texte est coulé par la France par son «non» au référendum du 29 mai 2005.

François Mitterrand l'emporte avec 51,76 % des voix. Giscard est convaincu que Jacques Chirac - son adversaire à droite du premier tour - a été l'artisan direct de sa défaite. Dans le troisième tome de ses Mémoires, il raconte comment il a, en déguisant sa voix, appelé le QG de son ancien Premier ministre entre les deux tours pour demander une consigne de vote et qu'on lui a conseillé de donner son suffrage au candidat socialiste. Il en nourrira une haine inextinguible. Il a certes tenté de prétendre le contraire. Six mois après la défaite de 1981, lors d'une réunion de députés UDF - le mouvement qu'il a créé en 1978, alors qu'il était encore à l'Élysée -, il assure avoir «jeté la rancune à la rivière». «Pas trop loin, pour tout récupérer avec une épuisette», grogne un élu. Bien vu. Un quart de siècle d'histoire de la droite française sera dominé par ce combat entre «Plic et Ploc». Moins d'un an après sa défaite à la présidentielle, VGE se met en tête de reprendre sa place dans la vie politique. En février 1982, il annonce sa candidature aux... cantonales à Chamalières, dans le berceau familial. Puis se fait élire (dans le désordre) député, député européen, président du conseil régional d'Auvergne... Jamais il ne cessera de mordre les mollets de Jacques Chirac. Se persuade-t-il que sa propre faiblesse vient d'une incompréhension entre lui et les Français? Il se met à vouloir parler populaire, et se prend d'affection pour le mot «panade» qu'il répétera avec jubilation plusieurs semaines consécutives: «La France est dans la panade.» Il s'efforce de faire attention aux autres, avec toute la maladresse dont il est capable - au point de demander au vainqueur d'une course cycliste, qui tient encore son vélo par le guidon: «Vous êtes ●●●

venu comment? Il s'essaye au roman avec le Passage, texte sentimental aux relents érotiques narrant les aventures d'un notaire et d'une auto-stoppeuse - la chose lui vaudra d'entrer en 2003 à l'Académie française, au fauteuil laissé vacant par Léopold Sédar Senghor. Il fait la course en sac derrière l'électorat du Front national, réclamant dans le Figaro magazine (21 septembre 1991) le remplacement du droit du sol par le droit du sang, et fustigeant une immigration devenue «invasion». Mais il faudra qu'il assiste, rageur, à la mise en ordre du gros des bataillons de l'UDF, son propre mouvement politique, derrière Edouard Balladur, le rival de Jacques Chirac à la présidentielle de 1995, pour lâcher «Jacques Chirac a changé», et indiquer à ce qu'il

lui reste de troupes la voie à suivre: le soutien à l'ennemi d'hier.

Exposés en trois points

La trêve est de courte durée. A peine Chirac est-il, en mai 1995, élu président de la République, que la guérilla recommence. Depuis déjà quelques années, VGE s'est choisi un terrain qu'il aime et lui va bien: l'Europe. Il a épaulé Mitterrand, en 1992, pour faire adopter par référendum le traité de Maastricht. Plus tard, c'est drapé dans sa posture de «sage de l'Europe» qu'il tirera à vue sur Jacques Chirac: «Sur l'Europe, le seul dirigeant qui ait

eu une constance, c'est quand même moi.» Nommé en 2001 président de la Convention européenne - regroupant gouvernements, parlementaires et membres de la société civile et chargée de rédiger le projet de Constitution coulé par la France par son «non» au référendum sur le Traité constitutionnel européen du 29 mai 2005 -, Giscard se lance dans la tâche avec appétit et gourmandise. Le projet élaboré sous son autorité lui ressemble, mélange de libéralisme (en matière économique) et de compromis (l'Europe ne sera pas décriée «chrétienne», contrairement aux vœux de certains, dont les Polonais). Rédiger un projet admis par les gouvernements des 25 pays membres de l'Union européenne est à inscrire à son actif. Echouer à le faire accep-

ter par les Français est une confirmation: trop de choses ont séparé Giscard et les Français, malgré plus d'un demi-siècle de compagnonnage politique. Mais jamais Valéry Giscard d'Estaing n'a renoncé. Au fil des ans, tous ceux qui furent, un moment ou l'autre, des proches ou d'anciens protégés - François Léotard, François Bayrou - se sont éloignés, le cercle des fidèles se réduisant progressivement aux acquêts, et surtout à la famille proche. L'un de ses fils, Louis Giscard d'Estaing, a repris consciencieusement l'héritage politique: ce bon garçon lui succède dans le fauteuil de député de la 3^e circonscription du Puy-de-Dôme (2002-2012), à la mairie de Chamalières (depuis 2005), au conseil régional d'Auvergne Rhône-Alpes (depuis 2016) - il fut même candidat malheureux au Parlement européen en 2019 sur la liste UDI (Union des démocrates et indépendants). Ces dernières années, les interventions de Valéry Giscard d'Estaing, certes moins nombreuses, étaient pour la plupart consacrées à expliquer à ses concitoyens l'Europe et ses bienfaits avec des exposés «en trois points». Eternel dispensateur de conseils assassins à l'adresse de ses successeurs, il a réservé ses dernières piques publiques à l'impertinent Emmanuel Macron: «Il faut garder son calme. La polémique interdit la réforme [...]. Il ne faut pas mettre les autres acteurs en situation d'agitation», lâche-t-il en octobre 2018 sur Europe 1. Deux ans plus tard, une journaliste allemande dépose plainte pour agression sexuelle après un entretien à l'issue duquel il lui aurait touché plusieurs fois les fesses. Son entourage explique qu'il ne se souvient «de rien». Mais sa dernière sortie remarquée fut pour son plus irréductible adversaire. Le 30 septembre 2019, dans l'église Saint-Sulpice où sont célébrées les obsèques de Jacques Chirac, le vieil ex-président, 93 ans, qui entend mal, parle fort et se déplace désormais avec difficulté, n'en peut plus d'attendre la dépouille de son ancien rival, rapporte le Monde: «Quand est-ce qu'il arrive?» demande-t-il à voix haute. Ce qui émeut un membre du premier cercle chiraquien, poursuit le journal: «C'est bien la première fois qu'il est impatient de voir Chirac.» Au fond, près d'un demi-siècle de vie politique française est résumé dans cette ultime répartie. ◆

EDITORIAL

Par PAUL QUINIO

La grande incompréhension

manuel Macron ne le détrône. Mais ce Giscard-là, qui est aussi celui qui a séduit les Français en innovant en termes de communication politique, n'aura pas tenu la distance de son propre septennat, relégué par le Giscard conservateur, le vrai, plus sincère en tout cas. Le problème, c'est que ce Giscard-là, pétri de certitudes économiques libérales, a été englouti par la vague du chômage de masse consécutive au premier choc pétrolier. Emporté, balayé, au point de laisser la place libre en 1981... à la gauche! Le vrai héritage de Giscard est là: avoir été le président qui aura permis l'alternance. Elle est aujourd'hui entrée dans les mœurs. Elle fut, en 1981, un événement historique. Giscard aura évidemment ouvert cette voie à son corps défendant. Ce corps qui à la télévision dira «au revoir» si maladroitement aux Français. Ces images font aujourd'hui sourire.

Mais elles symbolisent si bien la faille giscardienne: cette incompréhension qui finalement définit le mieux le rapport qu'il a entretenu avec les Français. Giscard se sera plaint toute sa vie d'avoir été incompris d'eux. Fatale erreur, sans doute liée à cette arrogance si fortement ancrée en lui. En fait, c'est Giscard, obnubilé par l'écriture de sa propre histoire, qui n'a pas compris les Français - à l'inverse d'un Jacques Chirac, qu'il aura poursuivi toute sa vie. Alors, quand la France se décide à voter à gauche, lui ne peut pas le comprendre. Il ne s'en remettra jamais. Il aura à ses dépens écrit un chapitre de la grande histoire. ◆